



Lise Barcellini

KAZAKHSTAN

Jeune nation
entre Chine, Russie
et Europe

HD ateliers henry dougier

KAZAKHSTAN

JEUNE NATION ENTRE CHINE,
RUSSIE ET EUROPE

Lise Barcellini

Remerciements

*À Dana Altaïbayeva, Assel Amanova, Margarita Danilova, Assel François,
Katia Firsova, Assel Janaidarova, Samal Kazybayeva, Nadjeda Loukjanova,
Irina Pak, Jansoulou Soultanova, Natacha Venetz et Kristina Vergera,
pour leur aide à la traduction.*

*À Catherine Poujol, Karlygash Abiyeva et Guillaume Kasperski pour leurs conseils.
À tous les habitants du Kazakhstan qui m'ont ouvert leur cœur et leur porte,
et sans qui ce livre n'existerait pas.*

Notre philosophie d'action :

Raconter avec lucidité, simplicité et tendresse, la beauté et les fureurs du monde. Tout ce qui est susceptible de nous réveiller, de briser la glace en nous, de réenchanter nos vies.

Ensemble, brisons les murs et les clichés.

Chaque titre de cette collection est également disponible en **e-book**.

Pour en savoir plus sur les ateliers HD :

<http://www.ateliershenrydougier.com> et sur les réseaux sociaux.

SOMMAIRE

- p. 9 ■ Déclaration d'intention
- p. 11 ■ Introduction

CHAPITRE 1

LE RETOUR AUX ORIGINES

- p. 19 ■ **La construction d'une identité nationale**
Entretien avec **Karlygash Abiyeva**, docteure associée en sciences politiques au CERI-Sciences Po
- p. 25 ■ **Le retour à soi-même**
Rencontre avec **Ayajan Jaxibaï**, artiste, styliste et designer, créatrice du label *Aïka Alemi*
- p. 28 ■ **Les ancêtres, c'est sacré**
Rencontre avec **Bektas Nouroumbetov**, chef d'entreprise et père de famille
- p. 30 ■ **L'enlèvement de la mariée**
Rencontres avec **Nurtas Adambayev**, acteur, producteur et réalisateur, et **Saltanat** et **Dinara**, épouses mariées de force
- p. 37 ■ **Le chant des steppes**
Rencontre avec **Ouljane Baïboussinova**, chanteuse de l'art vocal traditionnel *jyraou* et directrice du musée national des Instruments de musique
- p. 39 ■ **Le *kokpar* : à cheval sur les traditions**
Rencontres avec **Saïd Atabekov**, artiste, et **Madiyar Orzaliyev**, cavalier, propriétaire de chevaux et président d'une fédération locale de *kokpar*
- p. 42 ■ **La générosité dans l'assiette**
Rencontre avec **Artëm Kantsev**, chef cuisinier du restaurant *Qazaq Gourmet*, ancien cuisinier en chef du palais présidentiel

CHAPITRE 2

L'HÉRITAGE SOVIÉTIQUE

- p. 47 ■ **Une vie de combat et de dissidence contre l'arbitraire**
Entretien avec **Oljas Souleïmenov**, poète, écrivain, diplomate et leader sous l'Union soviétique du mouvement antinucléaire Nevada-Semipalatinsk
- p. 55 ■ **Enfants du goulag**
Rencontres avec **Almagul Menlibayeva**, artiste plasticienne, **Nourlan Doulatbekov**, membre du Parlement et recteur d'université, et **Svetlana Youdina**, professeur d'histoire
- p. 61 ■ **La malédiction du polygone nucléaire**
Rencontre avec **Karipbek Kuyukov**, peintre né sans bras, victime des radiations nucléaires, ambassadeur de l'association Projet Atom
- p. 64 ■ **Un Kazakh dans l'espace**
Rencontre avec **Toktar Aubakirov**, premier cosmonaute kazakh
- p. 68 ■ **La mer d'Aral a disparu**
Rencontre avec **Abdijamil Nourpeïssov**, écrivain né en 1924 qui consacra toute son œuvre littéraire à la tragédie de l'Aral
- p. 72 ■ **Une aiguille dans la steppe**
Rencontre avec **Rachid Nougmanov**, réalisateur du film *Igla* (« L'Aiguille ») sorti en 1989
- p. 75 ■ **Des héros presque parfaits**
Rencontre avec **Aloua Baykadamova**, petite-fille du général Panfilov, héros de l'Union soviétique, et directrice du musée de la Gloire au combat

CHAPITRE 3

127 PEUPLES, UNE NATION

- p. 83 ■ **Tous Kazakhs**
Entretien avec **Aigul Sadvokassova**, experte auprès du Centre national d'études interethniques et interconfessionnelles

- p. 88 ■ **Un peu d'histoire**
Des tribus nomades turcophones à l'*Homo sovieticus*, de la route de la soie à l'Empire mongol de Gengis Khan, les Kazakhs sont les héritiers d'une longue et riche histoire
- p. 91 ■ **Partir ou rester, le dilemme des Russes du Kazakhstan**
Rencontres avec **Oksana, Sergueï** et **Margarita Danilov**, membres de l'ethnie russe, descendants de paysans ayant émigré au début du xx^e siècle
- p. 97 ■ **La réussite *made in* Ouïghour**
Rencontre avec **Roustam Abdoussalamov**, chef d'entreprise né de père ouïghour et membre de l'Assemblée du peuple du Kazakhstan
- p. 99 ■ **L'Allemande des steppes**
Rencontre avec **Mariya Borissevitch**, descendante d'Allemands de la Volga déportés sous Staline en 1941
- p. 102 ■ **La Tchétchénie en héritage**
Rencontre avec **Zarina Khaimouldina**, petite-fille de Tchétchènes déportés au Kazakhstan en février 1944
- p. 105 ■ **La sagesse coréenne**
Rencontre avec **Irina Pak**, fille de déportés coréens exilés en masse en 1937

CHAPITRE 4

ASTANA, CAPITALE CAPITALE

- p. 111 ■ **L'invention d'une capitale**
Entretien avec le chercheur **Nari Shelekpayev**, doctorant en histoire urbaine à l'université de Montréal, actuellement en résidence à l'université libre de Berlin
- p. 115 ■ **Un laboratoire architectural**
Rencontre avec **Amanjol Tchikanaïev**, conseiller du directeur général du Centre national de planification urbaine (GenPlan)
- p. 119 ■ **À quoi rêve la génération de l'indépendance ?**
Rencontres avec **Dinara Karshalova, Danat Zhumin, Miras Ibraïmov, Assel Ismagambetova** et **Erbol**, cinq jeunes ambitieux nés à la chute de l'Union soviétique

CHAPITRE 5

UN PAYS EN QUÊTE D'AVENIR

- p. 129 ■ **Les scénarios de l'après-Nazarbaïev**
Entretien avec **Dosym Satpayev**, politologue, directeur et fondateur du *think tank* indépendant « Groupe d'évaluation des risques » basé à Almaty
- p. 134 ■ **Le pétrole, manne ou malédiction ?**
Rencontres avec **Aïdan Karibjanov**, PDG de Visor Holding, et **Mounira Artykbekova**, directrice générale de la chambre de commerce et d'industrie France-Kazakhstan
- p. 139 ■ **Résister face à la menace islamiste**
Rencontres avec **Goulnaz Razdykova**, directrice du Centre régional d'études interethniques et interconfessionnelles de la région de Pavlodar, **Aryn Orsarev**, recteur de l'université de Pavlodar, et **Nourlan Kaiïrbokov**, vice-imam de la Grande Mosquée de Pavlodar
- p. 142 ■ **La route du vin**
Rencontre avec **Zeinulla Kakimjanov**, oligarque, ancien ministre, propriétaire de vignobles et fondateur d'Arba Wine

ANNEXES

- p. 149 ■ Les livres clés
- p. 151 ■ Les films clés
- p. 151 ■ Les dates clés
- p. 153 ■ Les chiffres clés

DÉCLARATION D'INTENTION

Que connaît-on du Kazakhstan ? Rien, ou presque. Ce pays, vaste comme cinq fois la France métropolitaine, n'existe pas (ou si peu) dans notre imaginaire. Les sportifs penseront sans doute au Tour de France et au champion cycliste Alexandre Vinokourov de l'équipe Astana, alors que les mélomanes fredonneront « Dans les steppes de l'Asie centrale » du compositeur russe Borodine. Les jeunes générations penseront peut-être à *Borat*, ce film caricatural avec le comédien britannique Sacha Baron Cohen. Mais finalement, combien sont ceux capables de situer le pays sur une carte du monde sans hésiter ? Ou même de l'orthographier correctement ? Qui connaît le nom de sa capitale ? Et celui de ses 17,7 millions d'habitants ?

Depuis près de deux ans, je vis parmi eux, je partage leurs rêves et leurs angoisses, au cœur d'un pays balayé par des vents puissants et au climat continental extrême. L'hiver dure six mois et le thermomètre peut descendre jusqu'à - 40 °C ; l'été les températures atteignent parfois les 40 °C. Vivre au Kazakhstan, c'est une lutte permanente contre un climat hostile et un passé douloureux, fait de sacrifices, d'exils forcés et de déportations, mais aussi d'une incroyable résilience et d'une inébranlable foi en l'avenir. Vivre au Kazakhstan, c'est aussi découvrir un paysage étonnant de steppes infinies, gardiennes des traditions nomades ancestrales, et des sites naturels d'une beauté méconnue.

À première vue, tout semble familier : même façon de s'habiller, mêmes smartphones, mêmes musiques, mêmes marques de luxe, faisant du Kazakhstan le plus occidental des pays d'Asie centrale. Pourtant, les impressions sont trompeuses. Charnière entre l'Europe et l'Asie, synthèse entre un modèle européen apporté par la Russie, un lourd héritage

soviétique et une prégnance des traditions turco-musulmanes, le Kazakhstan et ses habitants se révèlent aussi déroutants que captivants.

Cet ouvrage ne vise pas à l'exhaustivité. Il se compose d'une série de portraits et d'entretiens avec des écrivains, des artistes, des chefs d'entreprise, des scientifiques, des hommes et des femmes anonymes, qui toutes et tous, à leur manière, font vivre le Kazakhstan contemporain, indépendant depuis vingt-cinq ans. À travers des témoignages et des histoires personnelles, ces pages entendent refléter ce qui fait l'âme et la chair du Kazakhstan, pays méconnu, si proche et si lointain.

INTRODUCTION

KAZAKHS OU KAZAKHSTANAIS ?

Le terme « kazakh » s'utilise pour parler des membres de l'ethnie majoritaire et originelle du Kazakhstan, ceux dont les ancêtres nomades habitaient cette terre il y a plusieurs siècles. Peuples de chasseurs et d'éleveurs adeptes des croyances préislamiques (zoroastrisme, chamanisme, tengrisme, etc.), ils n'adoptèrent massivement l'islam qu'au XIX^e siècle, à l'instigation des Russes, qui voyaient dans cette religion un facteur d'ordre.

Le terme « kazakhstanais » fait référence à la citoyenneté et est applicable à chacun des 17,7 millions d'habitants du pays, quelle que soit leur origine, qu'ils soient Coréens, Russes, Ouïghours, Allemands, Tatars, Ukrainiens, Tchétchènes, etc. Les Kazakhstanais sont un peuple multiethnique et multi-confessionnel, qui compte 127 groupes ethniques et 18 confessions, où les musulmans côtoient les orthodoxes, les catholiques, les protestants, les bouddhistes, les juifs, les agnostiques.

LANGUE KAZAKHE OU RUSSE ?

Le Kazakhstan a conservé la langue russe comme langue de communication interethnique. Elle a aujourd'hui le statut de « langue officielle », à la fois héritage de l'Union soviétique et de l'époque tsariste. Parallèlement, la langue kazakhe est considérée comme la « langue nationale » ou « langue d'État ».

On nomme « kazakhisation » la politique de promotion et de diffusion de la langue kazakhe mise en œuvre par les autorités du pays, dans le processus de construction de l'État-nation kazakhstanais.

Langue turcique, dérivée du turc ancien ou proto-turc, le kazakh diffère très fortement du russe. Après le congrès de Bakou de 1927 rassemblant les peuples turciques de l'URSS, il est passé en 1928 des caractères arabes à l'alphabet latin. En 1940, sur ordre de Staline, la base d'écriture devient le cyrillique. La question du retour à l'alphabet latin est aujourd'hui envisagée pour 2025.

Pour l'heure, tout citoyen du Kazakhstan, quelle que soit sa communauté ethnique, a le droit d'utiliser l'une ou l'autre de ces langues, dans toute démarche administrative au niveau national et local. En pratique, plus de 90 % des actes juridiques et administratifs sont prononcés en russe.

12

LA MALÉDICTION DES PAYS EN « -STAN »

Le Kazakhstan est l'État le plus riche, le plus vaste et le plus au nord des pays en « -stan ». Si en persan ancien ce suffixe signifie simplement « terre » (le Kazakhstan étant la « terre des Kazakhs »), il est souvent associé à un implicite négatif, et l'image du Kazakhstan en pâtit régulièrement. Non ! Le pays n'est pas en guerre, y vivre ou y séjourner pour les vacances ou le travail ne représente pas de danger particulier. Les amalgames entre le Kazakhstan et l'Afghanistan sont tellement fréquents que des voix se font entendre pour demander le changement de nom du pays, que son président souhaiterait voir renommer « le Pays des grandes steppes », à l'instar de son appellation d'avant 1917, sous le régime tsariste.

L'autre élément qui ternit l'image du Kazakhstan dans notre imaginaire, c'est l'« effet *Borat* ». Dans ce film humoristique sorti en 2006, le comédien britannique Sacha Baron Cohen présente ce pays comme un territoire sous-développé peuplé d'obsédés sexuels, de prostituées, de voleurs, d'anti-sémites et de crétins de toutes sortes. Cette satire, qui visait

d'avantage les Américains que les Kazakhs, a été interdite et vertement critiquée dans le pays, mais elle a sans doute eu un mérite : celui de mettre le Kazakhstan sur la carte du monde.

LE PAYS DES PARADOXES

Issu de l'implosion du bloc soviétique et indépendant depuis vingt-cinq ans, le Kazakhstan est un jeune État ouvert sur le monde, au fort potentiel, et qui se cherche encore. Situé en plein cœur de l'Asie centrale, dans cette zone géographique qui s'étend entre Orient asiatique et Occident, parfois appelée « Eurasie », le Kazakhstan est le pays de la « grande steppe » – dont la Mongolie n'a pas le monopole – qui inscrit son histoire longue dans le sillage des chevauchées mythiques des hordes de cavaliers nomades, ceux-là mêmes qui sous la houlette de leur chef Gengis Khan réussirent l'exploit de conquérir la moitié du monde au XIII^e siècle.

Neuvième pays du monde par sa superficie, le Kazakhstan ne possède aucun accès à la mer et souffre d'un fort enclavement entre deux grandes puissances, la Chine et la Russie, avec laquelle il partage la plus longue frontière terrestre au monde (près de 7 000 kilomètres). Premier producteur mondial d'uranium, le Kazakhstan détient aussi d'importants gisements de pétrole et de gaz naturel et plus de 95 % des éléments chimiques du tableau de Mendeleïev (manganèse, chrome, potassium, titane, zinc, charbon, etc.). Ses abondantes ressources naturelles et minières attirent des investisseurs du monde entier, y compris français.

Sa capitale Astana, située à six heures d'avion et à 5 600 kilomètres de Paris, est la plus isolée et la plus froide du monde avec Oulan-Bator en Mongolie. Mais le climat hostile dans lequel les peuples du Kazakhstan évoluent depuis la nuit des temps n'est sans doute pas le défi le plus difficile qu'ils ont eu

à relever. Des invasions mongoles à la conquête russe, de la sédentarisation forcée à la Grande Guerre patriotique, de la famine aux purges staliniennes, l'histoire des Kazakhs est depuis des siècles émaillée par une série de soumissions et de sacrifices. Et si le Kazakhstan abrite aujourd'hui une mosaïque religieuse, ethnique et linguistique (constituée de quelque 127 communautés ethniques), c'est l'héritage d'un passé douloureux. Tout au long du XIX^e et du XX^e siècles, le Kazakhstan fut un foyer d'émigration volontaire (paysans russes, ukrainiens, biélorusses) puis forcé (camps du goulag, déportation de masse, « peuplements spéciaux »).

14

« Laboratoire de l'amitié des peuples » sous l'Union soviétique, le territoire meurtri du Kazakhstan servit en même temps de vitrine aux réformes agraires (campagne des « terres vierges »), de terrain d'expérimentation pour les essais nucléaires (polygone de Semipalatinsk), pour la guerre bactériologique (île de la Renaissance sur la mer d'Aral) et pour la conquête spatiale (cosmodrome de Baïkonour).

En décembre 1986 se joue l'un des moments fondateurs de l'identité du Kazakhstan contemporain, largement méconnu en occident. Les forces spéciales soviétiques tirent sur les milliers d'étudiants et d'ouvriers qui manifestent à Alma-Ata contre le remplacement du premier secrétaire du Parti communiste Din-Muhammed Kounaïev, en poste depuis vingt-deux ans, par Guennadi Kolbin. Cette répression, dont on ne connaît pas le bilan officiel, aurait fait 174 morts, 168 disparus, 1 700 blessés, et 8 500 personnes auraient été arrêtées. Ces événements, connus sous le nom de Jeltoksan (qui signifie « décembre » en kazakh), sont un Tian'anmen kazakh dans la mémoire collective.

Quand le 16 décembre 1991 le pays déclare son indépendance, la disparition de l'Union soviétique et son remplacement par une Communauté des États indépendants (CEI) sont déjà scellés par les accords de Bielovezha signés le 8 décembre

1991 par les présidents russe (Boris Eltsine), biélorusse et ukrainien. Le Kazakhstan devient un État souverain et indépendant presque à son insu, sans avoir eu le temps de se penser en tant que tel, sans mobilisation populaire, sans sentiment d'appartenance, sans élaboration d'un projet commun.

Le système politique, hérité de l'Union soviétique, est très centralisé ; tous les pouvoirs se trouvent réunis dans les mains d'un seul homme, Noursoultan Nazarbaïev, et d'un premier cercle de proches récompensés pour leur loyauté. Né en 1940, dans une famille de bergers d'un village du sud-est du pays, l'ancien ouvrier métallurgiste fut nommé premier secrétaire du Parti communiste de la République socialiste soviétique du Kazakhstan en 1989. L'année suivante, il devint président du Soviet suprême, puis premier président de la République du Kazakhstan élu par les habitants. À la tête du parti Nour-Otan, il fut réélu avec plus de 97 % des voix en 2015, après avoir été plébiscité à chaque scrutin précédent (1991, 1999, 2005, 2011). Il possède depuis 2010 le titre de « leader de la nation ».

Dernier dirigeant d'Asie centrale issu de l'Union soviétique, la question de la succession de Noursoultan Nazarbaïev suscite interrogations et inquiétudes, alors qu'il apparaît, pour la majorité des habitants, comme le garant de la stabilité interethnique, économique et sociale de ce vaste pays.

Dans le système actuel, qui ne tolère aucune critique à l'égard du président, où les manifestations sont interdites (et parfois réprimées à balles réelles comme en 2011 dans l'ouest du pays) et la corruption largement répandue, il n'existe aucune voix alternative en politique et dans les médias. D'anciens responsables politiques, des hommes d'affaires et des journalistes sont régulièrement condamnés pour corruption, détournement de fonds publics, ou encore incitations à la discorde sociale, décourageant toute parole non préalablement validée par les hautes autorités.

En 1997, les autorités ont transféré la capitale d'Almaty à Astana, 1 000 kilomètres plus au nord. Avec ses gratte-ciel ultramodernes et ses constructions opulentes et audacieuses, cette nouvelle capitale érigée au milieu de nulle part, souvent baptisée la « Dubaï des steppes », est devenue la vitrine d'un pouvoir politique et économique aux ambitions internationales. En 2010 le Kazakhstan était le premier pays post-soviétique à assurer la présidence de l'OSCE, en 2015 il adhère à l'Organisation mondiale du commerce, le 1^{er} janvier 2017 il accède à un siège de membre non permanent au sein du Conseil de sécurité des Nations unies quelques mois avant d'organiser à Astana l'Exposition internationale de 2017 consacrée à l'énergie du futur. Autant de témoignages de l'efficacité de sa politique étrangère dite « multivectorielle » et de sa volonté de peser sur l'avenir du monde.

16

Nota bene

La plupart des caractères cyrilliques russes et kazakhs (toponymes, noms courants) ont été francisés dans cet ouvrage. Néanmoins, la transcription anglaise a été adoptée pour certains mots, pour des raisons d'accessibilité à l'information (on notera par exemple *shanyrak* le sommet de la yourte plutôt que *chanyrak*) ou parce que certains noms propres n'ont été stabilisés en alphabet latin que dans leur version anglaise (on écrira Shelekpayev, Satpayev mais Nazarbaïev). L'accessibilité du savoir, à l'ère des nouvelles technologies de l'information, a été privilégiée à une uniformisation orthographique, du reste impossible. ■

CHAPITRE I



E RETOUR AUX ORIGINES

LA CONSTRUCTION D'UNE IDENTITÉ NATIONALE

La chercheuse **Karlygash Abiyeva** étudie depuis des années la question de la construction de l'identité nationale. Kazakhe originaire de Chymkent, la grande ville du sud du Kazakhstan, elle vit et travaille à Paris en tant que docteure associée au CERI-Sciences Po. Responsable scientifique du groupe de recherche sur l'Asie centrale au CERI, elle a soutenu sa thèse à Sciences Po Paris en 2012.

Dans la construction de l'identité nationale du Kazakhstan indépendant, quelles sont les grandes tendances ?

19

Comme tous les pays issus de l'URSS, le Kazakhstan cherche à se reconstruire et à se créer une nouvelle identité. En s'inspirant du modèle d'« État-nation », les autorités font la promotion de la culture et de la langue du groupe éponyme kazakh. Cette démarche peut être considérée comme un retour aux origines dans la mesure où l'on observe par exemple la célébration des fêtes interdites à l'époque soviétique comme Naouryz, le Nouvel An chez les peuples turcophones. Elle se manifeste aussi par la présence d'éléments symboliques lors des manifestations officielles de l'État (les yourtes, les costumes traditionnels et d'autres symboles de la mythologie kazakhe et turcophone). Dans la vie quotidienne réapparaissent également des rituels oubliés ou abandonnés, par exemple la célébration religieuse du mariage.

En devenant indépendant, l'État kazakhstanais s'est doté d'un drapeau et de toute une série de nouveaux symboles...

Le fond du drapeau kazakh est bleu turquoise, couleur de Tengri, dieu du ciel dans la mythologie turcophone. Cette couleur évoque également l'infinité du ciel, la paix et l'unité.

Au centre du drapeau, les motifs principaux représentent un soleil et un aigle de couleur or. Le soleil symbolise la vie, car autrefois le temps pour un nomade était calculé par les mouvements du soleil. Ses trente-deux rayons, stylisés sous forme de grains de blé (l'une des productions agricoles du pays), représentent la richesse et l'abondance. En dessous figure un aigle royal des steppes aux ailes déployées, qui évoque la liberté et l'indépendance, en référence à l'étymologie du mot « kazakh ». L'aigle était aussi l'emblème de la bannière de Gengis Khan. À gauche du drapeau apparaît un ornement kazakh traditionnel de couleur or, appelé *koshkar-muiz* (cornes de bélier), qui représente la tradition et la culture du pays.

20

Le *shanyrak*, voûte supérieure de la yourte, est un autre symbole souvent utilisé au Kazakhstan contemporain. Dans la tradition kazakhe, il symbolise le foyer familial et la perpétuation. Ainsi, on présente souvent ses vœux aux jeunes mariés avec la phrase « *Shanyrak biyk bolsyn* » qui signifie « Que la famille soit heureuse et nombreuse ». Le *shanyrak* a été choisi pour figurer sur le blason national, signe de la maison commune pour tous les habitants du pays. Sur ce blason, on voit aussi les six arcs transversaux (deux groupes de trois) formant le *shanyrak*, qui signifient l'unité des trois hordes kazakhes (la Grande, la Moyenne et la Petite, chacune étant un regroupement de tribus occupant une zone déterminée de la steppe et dirigé par un chef), ainsi que deux silhouettes de chevaux mythiques, les *toulpar*.

L'hymne national, adopté au lendemain de l'indépendance et comportant des paroles patriotiques, a été remplacé en 2006 par un nouvel hymne baptisé « Mon Kazakhstan », dont le coauteur est le président de la République lui-même. Ce nouvel hymne s'inspire largement d'un chant homonyme de 1956 que la population connaît par cœur.

Le pays a-t-il choisi de faire table rase de l'héritage soviétique ?

Contrairement à ses voisins, le Kazakhstan n'a pas véritablement choisi de faire table rase de l'héritage soviétique. L'Ouzbékistan et le Turkménistan ont par exemple réformé leur alphabet (passant du cyrillique au latin) au détriment de la langue russe, dans une volonté d'afficher leur rupture avec le passé.

L'héritage soviétique ne se lit pas seulement dans le rapport au passé, mais aussi dans le rapport actuel avec la Russie. Pour le Kazakhstan, doté d'une frontière commune de 6 846 kilomètres, comptant une importante population russe (20,6 %), et lié au voisin russe par des accords d'intégration régionale, renier son histoire et son héritage n'aurait aucun intérêt, surtout dans un contexte d'expansion du voisin chinois. Il faut aussi noter qu'une majorité de Kazakhstanais restent culturellement russophones.

21

Quelle est la spécificité du Kazakhstan par rapport aux autres États d'Asie centrale, qui ont eux aussi connu soixante-dix années de soviétisme ?

La spécificité du Kazakhstan par rapport aux pays d'Asie centrale tient à deux facteurs.

Premièrement, le caractère pluriethnique de sa population, dû à son histoire. À l'époque soviétique, le territoire kazakh a servi de terre d'exil pour de nombreux peuples déportés sous la politique punitive de l'URSS (les Allemands de la Volga, les Coréens de l'Extrême-Orient, les peuples du Caucase, les Tatars de Crimée, etc.), mais aussi pour de nombreux prisonniers envoyés dans les camps de travail situés sur le territoire du Kazakhstan. Ces flux migratoires ont considérablement modifié la composition ethnique du pays où les Kazakhs se sont retrouvés en minorité (en 1989, ils constituaient 39,7 % de la population). Surnommé le « laboratoire de

l'amitié des peuples », le Kazakhstan a accédé à l'indépendance avec une population diverse en termes ethnique, linguistique et religieux, et doit aujourd'hui proposer à tous ses groupes ethniques une nouvelle identité nationale.

Deuxièmement, les Kazakhs ont été exposés à une assimilation linguistique, sans doute plus forte qu'ailleurs, pendant l'Union soviétique mais aussi avant, sous l'Empire tsariste. En 1881, la totalité du territoire de l'actuel Kazakhstan est passée sous domination russe ; l'Empire y a construit des écoles pour instruire les élites kazakhes qui à leur tour ont contribué, à partir de la fin du XIX^e siècle, à l'expansion de la langue russe et au développement de la culture russe parmi les masses populaires.

22

La sédentarisation forcée et l'industrialisation menée par le pouvoir soviétique ont complètement changé le mode de vie des Kazakhs, autrefois nomades. Ces derniers ont été amenés à s'intégrer à la culture citadine où le russe est devenu un référent culturel et un facteur de promotion socioprofessionnelle. Au cours du XX^e siècle, l'urbanisation a ainsi créé un clivage parmi les Kazakhs eux-mêmes, entre les ruraux (en majorité kazakhophones) et les urbains (des russophones qui maîtrisent souvent peu le kazakh).

Aujourd'hui encore, le russe reste un référent socioculturel dans l'imaginaire collectif. L'éminent écrivain kazakh Abaï l'avait prédit dès le XIX^e siècle, en qualifiant la langue russe d'« ouverture au monde et d'accès à d'autres cultures ».

Le Kazakhstan a conservé la langue russe comme langue officielle : est-ce une exception parmi les autres États issus de l'URSS ?

À l'époque soviétique, le russe était la « langue officielle » de l'URSS et les langues nationales des républiques fédérées étaient les « langues d'État ». La Constitution du Kazakhstan, adoptée en 1995, a conservé ces termes hérités du passé : le

kazakh est reconnu comme « langue d'État » alors que le russe possède le statut de « langue officielle » ; mais les fonctions liées à ces deux vocables ont été renversées : la « langue d'État » est devenue l'attribut de l'État-nation, ce qui lui donne une forme de supériorité.

La maîtrise du kazakh est désormais une condition obligatoire pour accéder aux principaux postes de l'État. D'après la Constitution, elle est indispensable pour être élu chef de l'État ou pour être désigné président de l'une des deux chambres du Parlement. Le russe, en tant que « langue officielle », peut être utilisé à égalité avec la langue d'État dans l'administration nationale et locale. En cela, le Kazakhstan ne fait pas figure d'exception. Le russe a également gardé le statut de « langue officielle » en Biélorussie et au Kirghizstan.

23

Quelle est la situation de la langue kazakhe après vingt-cinq ans d'indépendance ?

La politique nationale de promotion de la langue kazakhe, dénommée la « kazakhisation », s'est généralisée dans tout le pays. Depuis vingt-cinq ans, on observe une nette augmentation du nombre d'écoles en langue kazakhe et du nombre de bourses d'études dans l'enseignement supérieur kazakhophone. Toute l'administration publique est passée en kazakh, même si l'usage du russe reste très répandu en pratique, par manque de vocabulaire dans les domaines technique et scientifique.

Dans les médias, la loi sur l'audiovisuel exige la diffusion paritaire en deux langues sur les chaînes de télévision et de radio. Pourtant on constate que le russe reste dominant dans la presse écrite et demeure la langue principale pour obtenir de l'information à la télévision et sur Internet. Face à cette situation, les autorités affectent des fonds publics pour développer davantage le contenu kazakh dans les médias écrits et audiovisuels.

Les changements toponymiques visent à faire apparaître davantage de noms de lieux en langue kazakhe dans l'atlas mental. Les noms des villes ont ainsi changé ou retrouvé leur consonance originelle, par exemple Alma-Ata est devenue Almaty, Karaganda s'écrit désormais Qaraghandy et Tchimkent a été rebaptisée Chymkent.

Enfin la « kazakhisation » se poursuit par la politique migratoire de l'État qui invite la diaspora kazakhe de l'étranger – appelée Oralman et perçue comme la gardienne vivante de la culture kazakhe – à revenir sur le territoire afin de contribuer à la construction nationale. Selon les données officielles, près d'un million d'Oralman ont immigré depuis 1991. Ce chiffre ne prend pas en compte les migrants kazakhs arrivés en dehors du programme de rapatriement.

24

Comment comprendre que de nombreux Kazakhs ne parlent pas la langue kazakhe ?

Les Kazakhs russophones sont souvent critiqués par les nationalistes pour leur faible maîtrise du kazakh et surnommés par un terme péjoratif, *mankurt*, qui signifie « être déraciné » ou « perdre sa langue et sa mémoire ». L'origine de cette métaphore vient du roman de l'écrivain kirghiz Tchinguiz Aïtmatov (*Une journée plus longue qu'un siècle*), qui décrit une distanciation culturelle des Kazakhs urbains vis-à-vis de leurs traditions, et explique ce phénomène de déracinement culturel en faisant référence à la légende d'un esclave qui, après avoir été torturé dans les steppes, oublie totalement ses origines.

Le terme *mankurt* est aussi utilisé en Azerbaïdjan et au Tatarstan pour parler des effets de la politique de russification. Il est également approprié pour évoquer les autres groupes ethniques qui ont connu une assimilation culturelle pendant la période soviétique. Pour l'écrivain Gerold Belger, les Allemands de la Volga, déportés au Kazakhstan, peuvent aussi

être considérés comme des *mankurts*, privés d'enseignement universitaire et d'un travail socialement supérieur afin d'effacer leurs référents identitaires. Forgé durant la période soviétique, le mot *mankurt* est redevenu d'actualité après 1991, lorsque les migrations rurales vers les zones urbaines se sont intensifiées.

Il est difficile d'évaluer la proportion de *mankurts* parmi les Kazakhs. Si à l'époque soviétique, tous les Kazakhs urbains russophones, ne maîtrisant pas le kazakh, ont pu être placés dans cette catégorie, depuis l'indépendance on observe une croissance permanente de locuteurs kazakhophones dans les villes. ■

LE RETOUR À SOI-MÊME
 Elge Oralu (littéralement le « retour à soi-même ») est le nom du festival qu'**Ayajan Jaxibaï**, Kazakhe originaire de Taraz, a organisé à l'automne 2016 à Almaty, la capitale économique et culturelle. Elle avait invité des joueurs de musique traditionnelle kazakhe, mais aussi des groupes de hip-hop, pour attirer les jeunes générations et montrer que la tradition n'est pas ringarde. À 46 ans, celle qui se fait appeler par son diminutif Aïka a déjà plusieurs vies derrière elle et une nouvelle mission qu'elle s'est elle-même imposée : sauver la culture kazakhe qu'elle juge menacée par la mondialisation et l'américanisation des mentalités et des modes de vie. « Il faut populariser la culture kazakhe, sauver nos racines et attirer les jeunes. Ces derniers connaissent mieux MTV et YouTube que les musiques traditionnelles de leurs ancêtres, c'est très regrettable. »

Pendant sa jeunesse, Aïka, elle aussi, regardait au-delà des frontières. En 1987, avant la chute de l'Union soviétique, elle part étudier à Moscou puis fait un doctorat à l'université Duke

aux États-Unis. À 25 ans, elle est déjà directeur financier d'une entreprise de télécommunications basée à Nijni-Novgorod en Russie, avec cinquante personnes sous ses ordres, puis travaille pour Universal Music à Moscou. Une carrière prometteuse qu'elle choisit d'arrêter brusquement. En 2010, elle démissionne de son poste au sein du NCOG, le consortium chargé de l'exploitation du gisement de pétrole de Kachagan au Kazakhstan, et décide de changer de vie. « Je sentais que j'avais envie de dire quelque chose au monde ; je me sentais artiste. J'ai décidé de faire des études de cinéma et je suis entrée au Media College de l'État du Maine. »

26

Une fois son nouveau diplôme en poche, Aïka retourne au Kazakhstan et monte un label regroupant diverses activités : mode, cinéma, musique, festivals. Elle le baptisera Aïka Alemi, littéralement le « monde d'Aïka » en langue kazakhe. Aujourd'hui, sa ligne de vêtements au style épuré se vend au Kazakhstan, mais aussi à Paris, Londres, Zurich, Moscou et Hong Kong, et elle participe régulièrement aux *fashion weeks* du monde entier. Mais après dix-neuf ans loin du Kazakhstan, les premiers mois du retour n'ont pas été si faciles. « Il y a des gens qui m'ont accusée d'être partie à l'étranger, qui m'ont dit que je n'étais pas patriote et que je n'étais pas une vraie Kazakhe. C'était très douloureux d'entendre ça, moi qui pendant toutes ces années avais été une sorte d'ambassadrice du Kazakhstan. Partout où j'allais, j'étais la seule Kazakhe et, comme personne ne connaissait la moindre chose sur mon pays, je leur parlais de ma terre natale et je répondais à leurs questions. »

Dans ce contexte, Aïka ressent à son retour le besoin de « revenir à soi-même », expression qu'elle a choisie pour baptiser son festival. Créatrice cosmopolite, citoyenne du monde, Aïka se pose rapidement la question linguistique, elle qui à cette époque est consciente d'être une *mankurt*, l'appellation péjorative que l'on donne aux Kazakhs qui ont oublié leur

langue et leur culture. « Lorsque je suis revenue au Kazakhstan, je parlais six langues (russe, anglais, français, espagnol, italien, polonais) mais pas kazakh ! J'ai donc décidé d'apprendre ma langue maternelle et maintenant je suis fière de la parler, raconte Aïka. Au Kazakhstan, sur les 17,7 millions d'habitants, nous sommes 11 millions de Kazakhs. Si les Kazakhs ne parlent pas le kazakh, qui le parlera ? » Aïka ajoute : « Un Kazakh qui ne parle pas sa langue n'est pas un Kazakh, c'est simplement un Russe avec les yeux bridés ! »

Celle qui affiche une fierté sans limite concernant son identité kazakhe possède une vision très fine de ce qui constitue les caractéristiques fondamentales de son peuple. Premièrement, nous dit-elle, un sens prononcé du destin : « Les Kazakhs sont des fatalistes. Leur vie est liée à une nature particulièrement hostile : sur leur terre, le climat est très froid, il y a beaucoup de vent. Confronté à l'adversité de la nature, l'homme trouve dans le destin la seule réponse possible face à toutes ses questions. » Deuxièmement, poursuit-elle, la générosité : « Les Kazakhs ont un sens très fort de la communauté, précisément à cause de l'hostilité très grande de la nature. Si nous sommes généreux, c'est parce qu'il est impossible d'être individualiste sur un territoire si grand et au climat si extrême. » Enfin, conclut-elle, la musique : « Si la musique est très importante pour les Kazakhs, c'est à cause de l'immensité de la steppe. Les Kazakhs chantent pour ne pas devenir fous dans cet espace illimité. Le chant permet d'entendre sa propre voix et d'imiter le bruit des animaux et de la nature. »

Autant d'attributs identitaires qu'Aïka estime menacés par la mondialisation et les appétits grandissants de ses voisins. « Nous, les Kazakhs, sommes comme un sandwich. Nous sommes la tranche de côtelette coincée entre la Russie et la Chine. Au-dessus du sandwich, il y a l'aigle américain qui tourne. » Aïka conclut : « Je suis fataliste. Les Chinois vont

nous manger, ils vont manger tous les pays. C'est le destin. Mais en attendant, il faut lutter. » ■

LES ANCÊTRES, C'EST SACRÉ
Bektas Nouroumbetov vit à Chymkent, la grande ville du sud du pays, située non loin de la frontière avec l'Ouzbékistan. Chymkent, c'est un peu notre Marseille, bruyante, active, fière, attachante. On la dit corrompue et brouillonne. Elle est sans doute la plus traditionnelle des grandes villes du Kazakhstan. Né en 1987, Bektas a grandi en même temps que l'indépendance de son pays et représente la nouvelle génération de patriotes, ceux qui arborent le drapeau bleu et or du Kazakhstan sur la coque de leur smartphone, et qui ne trouvent pas ringard de respecter les cinq piliers de l'islam et de mettre le respect des aînés au premier rang de leurs valeurs.

S'il manie avec la même aisance le kazakh (sa langue natale), le russe, l'anglais et le français, Bektas n'a pas adopté les codes des élites mondialisées et vit en accord avec les traditions ancestrales du peuple kazakh. « Par exemple, nous ne commençons jamais le repas avant que l'aîné ait en premier porté la nourriture à sa bouche. » Le plus âgé de la famille, c'est son père, Bolat.

Quand ce dernier lui a demandé en 2011 de quitter la capitale où il habitait pour revenir dans sa ville natale, Chymkent, Bektas a accepté. Quand il lui a proposé de quitter son travail pour travailler à ses côtés en tant que directeur adjoint de l'entreprise d'audit écologique qu'il avait fondée, Bektas a dit oui. Et quand son père l'a accueilli dans sa maison, avec sa femme Meruert et leurs deux enfants, Ajar (5 ans) et Beknazar (1 an), Bektas n'a pas refusé.

Rien d'étonnant car, selon la tradition kazakhe, le plus jeune fils doit s'occuper des parents et vivre avec eux. Bektas